

Alexandre Kantorow

Comme on le verra, le succès et la notoriété qu'a entraînés son 1^{er} prix au concours Tchaïkovski 2019 ne lui ont en rien tourné la tête...

Vous êtes né fils d'un père violoniste et chef d'orchestre, Jean-Jacques Kantorow, et d'une mère violoniste... J'imagine que vous n'avez entendu parler dès l'enfance que de musique...

Pas trop... Mon père avait en France sa réputation, et ils avaient un peu peur que j'entre dans la musique... Il y avait ce nom qui était connu, mais qui pouvait être une arme à double tranchant, aider au début, mais se retourner contre moi. J'ai fait de ma musique dès mon plus jeune âge, mais j'étais tenu un peu à l'écart. J'étais dans un collège de banlieue normal, il y avait des musiciens qui venaient à la maison, mais je n'étais pas trop dans le milieu, c'est venu plus tard à l'époque du lycée, quand j'ai eu des profs qui ont commencé à me dire qu'il allait faire un choix. C'était un lycée de musiciens, je me suis rendu compte que j'aimais l'adrénaline, que j'aimais jouer avec les autres, et c'est là que j'ai essayé de rattraper mon retard de culture... Il y avait plein d'œuvres que je connaissais d'oreille sans savoir ce que c'était, ni ce qui s'y passait, leur structure, ni leur place, etc.

Mais j'imagine que vous avez entendu votre père répéter, chercher des relations justes entre les notes, que c'est entré dans votre cerveau naturellement ?

Ça oui. Il répétait énormément tous les jours, j'étais dans ma chambre, je lisais ou je faisais autre chose, et je pense que les premiers élan musicaux que j'ai eus étaient très liés à sa musicalité à lui, à cette sorte de timing qu'il avait entre certaines notes...

Il en reste quelque chose dans votre jeu ?

Oui, je pense. Des choses de base sur les intervalles, qui au violon sont tellement naturelles, en fonction de l'écart entre deux notes. Au violon, quand on monte à la note supérieure, il se crée une sensation, non pas de difficulté, mais de tension, de recherche, alors qu'au piano c'est juste la note un peu plus à droite. Donc au piano il faut retrouver ce geste naturel et ces difficultés naturelles qu'il y a pour tous les instruments, mais

qu'il n'y a pas dans le piano... Oui, cet intervalle entre deux notes, c'est peut-être la première chose dont je me souviens dans la recherche musicale, ce qui se passe entre les notes.

Une fois qu'on gère toute la technique en somme, la musique peut commencer ?

En fait, elle commence dès le début. Je n'ai jamais eu l'impression que la technique était séparée ou qu'elle devait d'abord être fixée avant que la musique arrive. Au contraire, c'est souvent la musique qui va déterminer la manière de jouer. Si on a la technique pour seule priorité, on va au plus facile, au plus simple, alors que si on a dès le début l'idée d'un son, ou d'une structure, on se complique la tâche, mais on s'oblige à trouver le geste qui rendra possibles sur le clavier ces sons ou ces idées.

Il n'y a jamais eu la tentation de devenir violoniste ? J'ai lu dans je ne sais quelle interview que parfois le vibrato vous manque...

Devenir violoniste ? (Rire) Non, non, vraiment pas... Mais le vibrato, oui, c'est un regret... Au piano, une fois que le son est attaqué, tout ce qu'on peut faire c'est contrôler sa diminution, ou le faire durer, mais on ne peut pas le modeler en permanence, ni vibrer, et parfois je me surprenais à vibrer au piano en étant persuadé que ça ferait quelque chose (rire), d'ailleurs j'avais eu un prof un peu mystique qui me disait que oui, ça faisait quelque chose... En réalité ça ne vibrait pas du tout !

Mais ça vibre un peu dans la tête !

Voilà ! Mais ça m'arrive encore maintenant... Je crois que c'est surtout un geste pour tendre le bras, un instinct qui reste... Et puis on a une telle richesse au piano, qu'il faut accepter de sacrifier des choses, comme le vibrato.

En jouant les œuvres, on a le sentiment d'entrer en communion ou en

compréhension avec les compositeurs, de les ressentir de l'intérieur ?

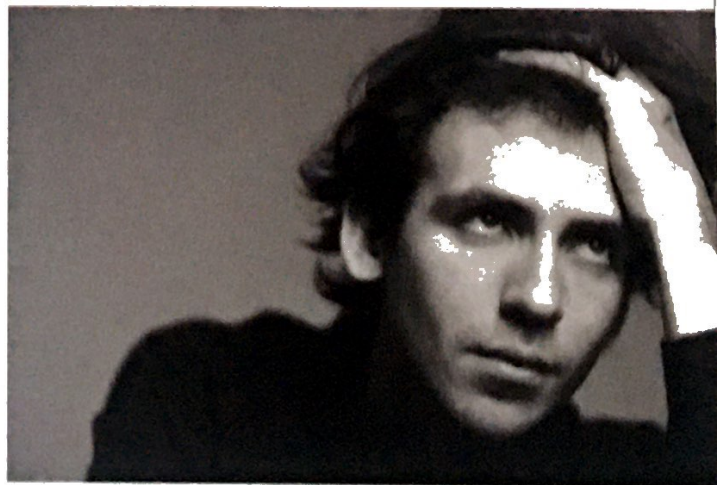
On se crée une image des compositeurs, et souvent on a de grandes surprises, parfois un peu douloureuses, quand on s'approche d'eux en lisant des biographies ou des correspondances. Plutôt qu'en communion avec l'artiste lui-même, je dirais que c'est plutôt en communion avec cette part en nous qu'éveille telle ou telle musique. Au fur et à mesure qu'on joue des œuvres de tel compositeur, on ajoute des touches à son portrait, et ce portrait-là c'est un peu le nôtre.

Vous avez remporté le Concours Tchaïkovski il y a trois ans... Seulement trois ans... Et tant de choses se sont passées... Qui ont fait de vous « le-jeune-pianiste-dont-tout-le-monde-parle »... Comment fait-on pour prendre ses distances avec ce jeune pianiste-là qui, je suppose, n'est pas tout à fait vous-même ?

Sur le moment il y a eu tant de concerts que je ne me suis pas bien rendu compte de ce qui se passait, puis il y a eu, avec le Covid, une période d'introspection un peu forcée... La préoccupation, c'est comment ne pas se perdre. Il y a l'excitation du nombre illimité de propositions qui se présentent, l'excitation des nouveaux musiciens, des nouveaux chefs avec qui on va jouer, mais il s'agit de trouver sa ligne, et ça continue à me préoccuper...

J'imagine que votre professeur Rena Shereshevskaya continue de jouer un grand rôle. C'est après qu'elle eut conseillé Lucas Debargue que vous êtes allée la voir ?

Oui, le parcours de Lucas est très hors-norme, avec son côté « enfant sauvage » du piano et j'étais fasciné que quelqu'un comme lui, avec tout le talent qu'il a et un cerveau qui travaille à mille pour cent, mais ayant travaillé le piano si peu de temps, arrive à sortir tout ce qu'il a en lui et de manière aussi convaincante, et on m'a



Alexandre Kantorow © Sasha Guxov